

Grenoble. Bords de l'Isère

Cl. P. Gaude

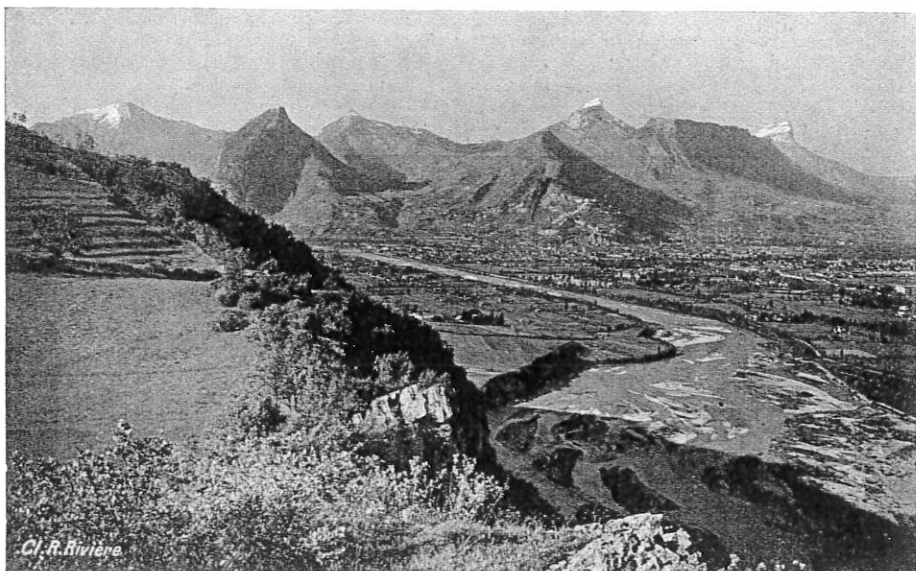
M^{lle} Roman, a remarqué sa merveilleuse beauté, s'est épris d'elle : elle est maintenant M^{lle} de Romans, favorite du Roi. L'idylle est plus belle que ne pourrait l'être un rêve : l'astrologie semble avoir triomphé. Bientôt, en effet, venait au monde un fils qui prenait, d'ordre du Roi, le nom de Louis-Aimé de Bourbon, présage des plus hautes destinées.

Hélas ! la jeune mère avait vécu trop loin des intrigues de cour ; elle ne sut guère se défendre contre les jalouses, les envieuses. Et puis, dit-on, elle prit maladroitement des airs de souveraine, qui lassèrent Louis XV. Elle ne tarda pas

à être éloignée de la cour. Son fils, toujours traité avec beaucoup d'égards, devait entrer dans les ordres, sous le nom d'abbé de Bourbon, afin de ne pas perpétuer une dynastie indésirée. L'horoscope ne put être réalisé jusqu'au bout.

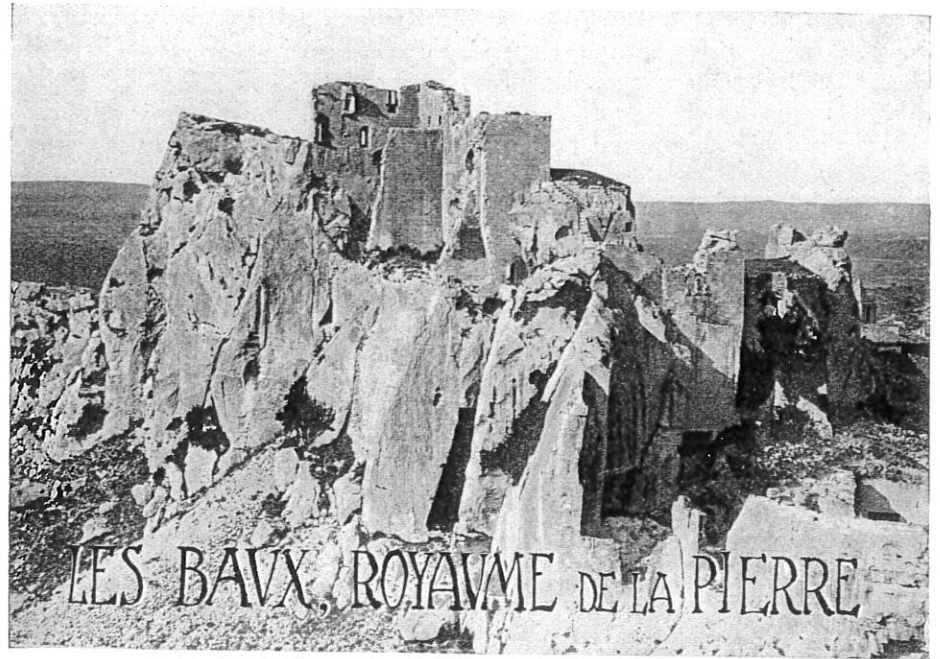
Et voilà comment Grenoble faillit acquérir un titre de plus — dont elle n'a nul besoin — à la célébrité mondiale, en devenant le pays d'origine d'une reine de France. Il eut été pourtant si gracieux que Louis-Aimé de Bourbon, fils d'une dauphinoise, devint le dauphin de France !

RAOUL VÈZE.



Cl. R. Rivière

Grenoble. Le Massif de la Grande-Chartreuse



EST grâce au vent puissant et farouche dont je porte le nom, que Les Baux ont pu conserver intacte leur grandeur sauvage, me disait un jour Mistral, en me félicitant d'avoir établi mon atelier dans l'admirable site que son rêve de poète avait choisi pour cadre à Mireille, admirable site dont vous pourrez juger si vous franchissez la chaîne des Alpilles par la route qui vient de Saint-Rémy (route de la Marsanne). Brusquement vous débouchez au col de la montagne devant un paysage miraculeux, l'une des merveilles de la France.

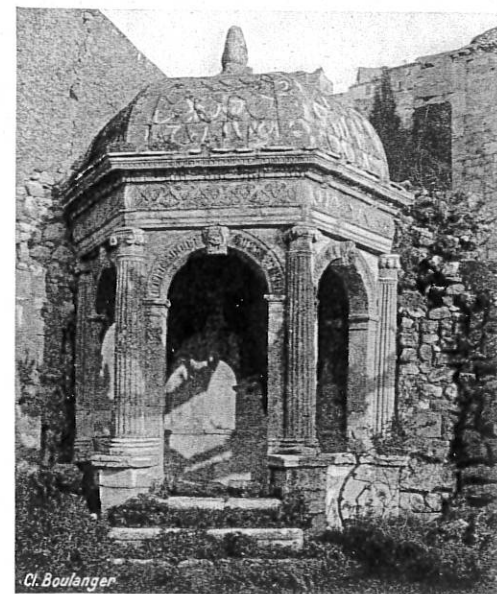
A vos pieds, le chaos tourmenté des rocs du Val d'Enfer et des Portalets ; au delà, la lourde masse du rocher des Baux dominée par les ruines d'un château qui paraît protéger encore l'ancienne cité mourante, bâtie sous ses murs.

Du haut de la

montagne, Les Baux semblent un gigantesque navire tourné la poupe contre les Alpilles et la proue vers l'immensité, navire tout incrusté de coquillages fossiles et dont la mer, aux temps préhistoriques, battait les flancs ; navire qui domine la plaine bleutée de brume, argentée d'oliviers frissonnants, puis blonde du côté de la Crau et, tout là-bas, brillante à l'horizon par l'éclat de l'étang du Vaccarés.

Du col des Alpilles la route descend, en tournant autour du Sarragan, sorte de donjon naturel au milieu d'une multitude de rochers aux formes étranges, dont la matière trop friable, déchiquetée par le vent et la pluie, recèle quantité de cavernes qui furent habitées à l'âge du silex, et vous remontez vers Les Baux que vous abordez à travers une brèche du mur d'enceinte.

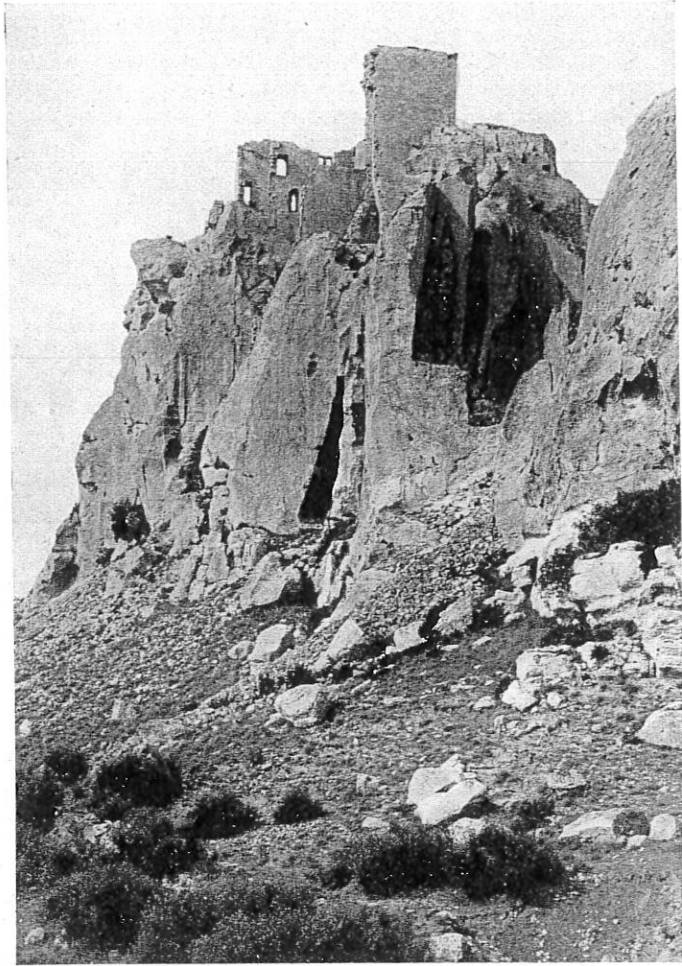
La ville qui, de loin, se con-



Cl. Boulanger

Pavillon de la Reine Jeanne

fondait avec le rocher en une teinte grise uniforme, malgré quelques rares toits roses, ouvre tout à coup ses étroites ruelles grimant vers le château. La cité, autrefois célèbre et active, est morte peu à peu et ce ne sont plus que vieux logis du XV^e et du XVI^e siècle le plus souvent en ruines, voûtes ogivales à demi écroulées, fenêtres à meneaux n'encadrant que du ciel.



Château côté est

En obliquant à droite vous arrivez sur la place de l'église et, vous y appuyant sur un mur bas, sorte de bastingage au-dessus du précipice, vous admirez le vallon de la Fontaine où se trouve le pavillon de la reine Jeanne, que Mistral fit copier pour son tombeau, tandis qu'en face s'étend, sur un contrefort escarpé, le plateau d'ou Richelieu fit tirer le canon pour détruire le château féodal.

L'église au porche roman fut, d'abord, à l'époque carolingienne, par moitié creusée dans le roc, plus tard elle s'agrandit d'une

nef romane, puis, aux siècles suivants, de chapelles gothiques et d'un lanterneau renaissance.

Comme l'église, chaque habitation représente toutes les époques et la haute cheminée du XV^e siècle peut y voisiner avec un souterrain roman.

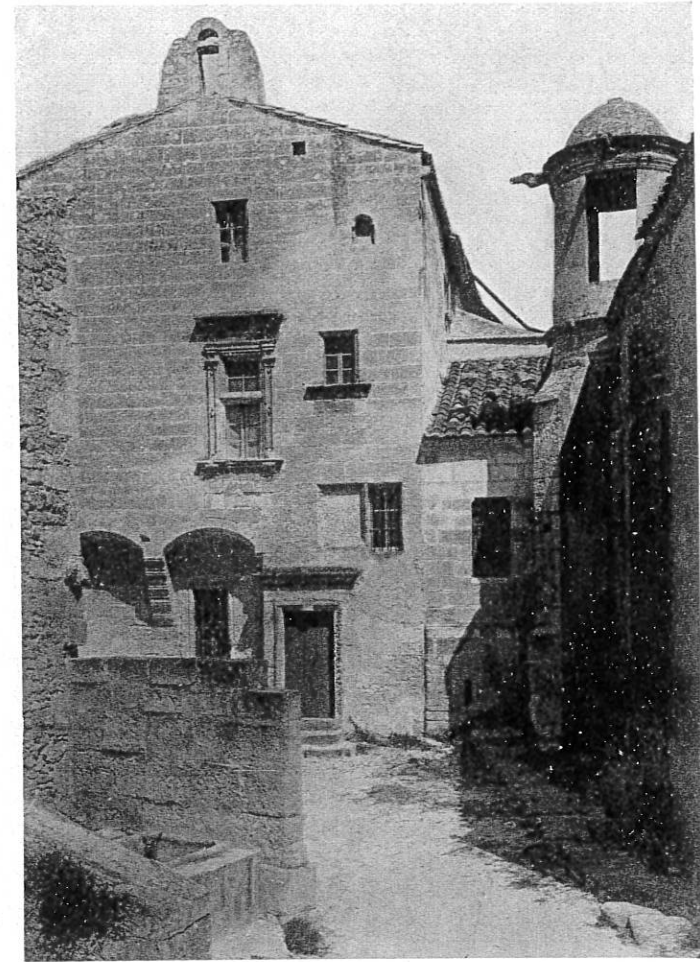
Lorsque vous vous dirigez vers le château, vous passez près des vestiges du temple

protestant qui conserve encore une admirable fenêtre renaissance surmontée d'une grande inscription : *Post Tenebras Lux*, et vous circulez entre les maisons écroulées, aussi curieuses pour l'archéologue que mélancoliques pour le poète qui, devant leur abandon, rêve à la célèbre cour d'amour; car il n'y a plus guère aujourd'hui que des "raisons d'art" pour venir habiter ce rocher difficilement accessible. Il est dur pour le cultivateur d'y remonter ses récoltes de blé et d'olives, et pour le berger d'y ramener chaque soir les troupeaux. Au temps où les

Sarrasins ravageaient la plaine, au temps où le seigneur de Montpaon guerroyait contre celui des Baux, il faisait bon d'être à l'abri du château. Aujourd'hui, le rocher retourne à la nature, et sa solitude et sa désolation ne font qu'augmenter sa beauté.

Cependant une vingtaine de foyers brûlent encore dans Les Baux. Souvent, au détour d'une ruelle, vous croisez des vieilles en

l'hôtelier félibre aux longs cheveux blancs, les chasseurs de "petits pieds" (les moineaux) qui battent les buissons de la montagne, plus heureux du parfum des aspics et des romarins et plus amateurs de liberté fantaisiste que capables de travail ou désireux d'argent. Cependant quelques-uns vont chaque jour aux chantiers des Carrières, les autres émondent leurs oliviers,



Hôtel des Porcelet

costume arlésien, souriantes et finaudes sous les mille plis de leurs rides profondes, car une race vit là, race pure dont on retrouve les noms dans les paperasses des tabellions du XVII^e siècle, race dont les vieillards, voilà quelques années, étaient encore magnifiques de dignité pittoresque : le sonneur toujours courbé sur sa grosse bible, la vieille Madelon si fine qui chantonnait les refrains de son enfance sur le retour de Henri V, les bergers en cape brune qui avaient et qui ont encore leur grand jour en la fête de Noël, lorsqu'ils amènent le bélier et l'agneau dans l'église,

Quand vous montez vers le château par un chemin taillé dans le rocher et sur lequel vous pouvez voir les ornières creusées par les chars au cours des siècles, vous atteignez le plateau bordé de rochers qui présentent des habitations troglodytes et des gisements de silex taillé. En vous penchant de ce côté, vous voyez, accrochée au flanc du roc, la chapelle des Tre-Maïé, elle est adossée à un bloc de pierre sur lequel on a sculpté, à l'époque romaine, trois personnages en toges que le moyen âge a pris pour les Saintes-Maries (les Tre-Maïé). De ce plateau la



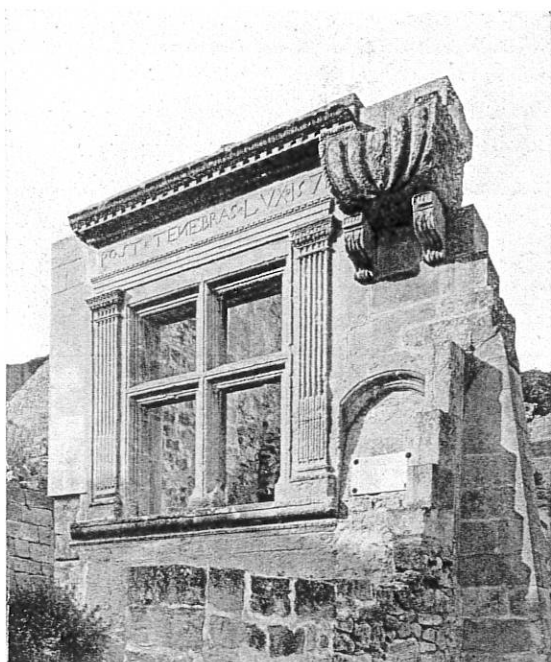
Une caverne préhistorique

vue est incomparable, mais elle est encore surpassée par celle que vous aurez des diverses tours du vieux château, car chaque direction offre des aspects variés et tous inoubliables.

D'un côté, le vrai royaume de la pierre, gorges tragiques, formes hostiles, toute la rudesse sauvage de l'Espagne. C'est là qu'est la grotte des fées, le long souterrain profond où Mistral fait vivre Taven la

Sorcière. De l'autre côté, c'est une grâce souriante digne de la Toscane, une vaste cuvette entourée par les Alpilles, dont les oliviers forment, avec le fond usé du sol, une tapisserie harmonieuse d'une subtile distinction, et là-bas, vers la mer, Montmajour, Maussane, Mouries, et tout le mystère d'un immense horizon jusque 60 kilomètres où l'on voit, à la nuit, scintiller les phares.

F. DE HÉRAIN.



Fenêtre de l'Hôtel de M...



RB

Le petit Jardin

MON ami, sans vous, j'ignorerais encore le succès de ma *Suite en Ré*, mais il me suffit de savoir que vous étiez là, pour vous en réjouir. Cette nouvelle ne trouble pas ma quiétude et ne change rien à mes desseins. Ce qui est fait est fait. Vous voulez savoir le pourquoi de ma retraite? Je ne vous en ferai pas mystère. Ah! Je ne pouvais plus! Une aisselle bayant sous un corsage de soirée m'obligeait à serrer les dents comme un piège à loups! Je songeais à la douceur de vieillir entre les oreilles d'un confessionnal! Il ne me restait qu'à dire bonsoir à l'orchestre, aux applaudissements, aux discussions sur l'art, à la brasserie, aux amis barbus!

Je suis venu dans ce village et j'ai acheté ce jardin. C'est le dernier, le dernier du vallon. Après moi, rien : un gros rocher dans une croulière, des pentes sèches comme brésil, des chênes-kermès, des genêts d'Espagne, des jouettes de lapins entre les spartes, le ciel par dessus.

Le sentier qui conduit chez moi suit un petit ruisseau. Il passe près du moulin : la grande roue tourne le temps derrière son mur et les algues de ses palettes basculent, à la retombée, comme la chevelure d'un virtuose sifflé. On franchit plusieurs ponts, les lianes trempent leurs pointes dans l'eau

vive, les grenouilles sautent sous les pas, les haies sont pleines d'oiseaux branchiers, le ruisseau jase sans fin, doux à la rêverie, important à qui trop l'écoute. On voit quelques maisonnettes dans leurs courtils. Il n'y a qu'à lever la cadole : c'est ici!

La cavée est si profonde que le soleil d'hiver se traîne sur la crête d'en face, comme un plombier qui raccommode un chéneau, avec une jambe dans le vide. Le ruisseau naît à quelques pas, dans une jonchère. J'y ai mis des écrevisses. Vous êtes le seul à le savoir.

Mon jardin forme deux terrasses, entre le ruisseau et le bois. On va de l'une à l'autre par un escalier de lauzes que j'ai reconstruit de mes mains. Un filet d'eau tombe d'une pierre trouée; c'est moi, nouveau Moïse! qui l'ai fait sortir du sol. Un tonneau, dressé sur ses fonçailles, me sert de bassin; un toit appuyé à une roche litée abrite mes lapins et ma chèvre. C'est tout.

J'ai mis quelques fleurs en bordure, des iris sur le premier ados de la montagne et j'ai jeté les oignons de rebut parmi les broussailles. Mais je soigne bien davantage le potager, car les légumes se prêtent mieux que les fleurs à de beaux ensembles. Six raies de pois gourmands, trois d'artichauts, un plant de choux, une compagnie de carottes frisées comme sapeurs, de jeunes épinards piqués

sur le sol comme cocardes à la boutonnière d'un conscrit, de l'oignon, des salades occupent mon champ à belle ordonnance. L'ordre change selon le mois et la saison. Je suis rompu à cette tactique.

Le large ventre de mes lapins cède et se meut sous la main qui les soupèse; celui de ma chèvre est tendu à craquer entre ses pattes sèches.

Il ne me manque rien et je n'ai pas renoncé à la musique. O! mes bons amis d'autrefois! J'ai sifflé toutes vos partitions aux mulots et aux araignées. Je sais leurs préférences: ce sont à peu près les miennes. Le lézard vert, qui a du goût et de l'oreille, malgré son habit d'académicien... J'allais dire une rosserie! A quoi bon?

Je passe sur mon meilleur temps.

Qui l'eût dit? Ce vallon ne conduisait nulle part. Et cependant cela s'est fait. Tout près de moi, derrière le grand roc où je donnais mes concerts, ils ont

ouvert leur affreuse caverne. C'est un trou noir, dans son large cadre de bâtisse, semblable à un visage boucané dans un collier de barbe blanche. Une langue de fumée sort de la profondeur et lèche le rocher. Cet antre est plein d'une vie mystérieuse; il me gêne, comme une porte ouverte dans le dos quand je suis à table.

Les rails sont là, au ras de mes planches; quatre rubans de fer, des fils suspendus, d'autres traînant dans l'herbe, un gros disque importun comme une claquette de maître d'école. Cent fois par jour un affreux tumulte s'élève; il approche, tout tremble; la bête noire hurle, passe en trombe et disparaît parmi les sifflements qui la fouaillent. Ce bruit, qui, dans le plat pays, semble frapper le sol avec de larges cymbales, heurte ici la montagne comme un bélier et rebondit de roc en roc; il tonne sur ma tête, se rue sur la pente opposée et revient encore. Je vis au milieu de ces énormes gourmades.

Entre les rails et moi, rien; pas un talus, pas un arbuste, pas un sentier d'écobuage.

J'ai voulu savoir ce qu'il y avait au delà du souterrain. Le poseur m'y a conduit. J'ai vu un pays inconnu; au loin les fumées d'une ville, une bande brillante sous



l'horizon; la mer, je crois; plus près un chapelet d'étangs et des plaques de sol au milieu des champs. Je suis revenu bien vite.

Eh bien! Je m'y suis fait!

Passez, roulez, fuyez devant vos semblables, devant vos femmes, devant vous-mêmes! Je ne lâche pas l'arrosoir et, vive Dieu! les groseilles mûrissent encore.

Cependant, quel contraste!

A la hauteur de mes rames de pois, qu'ils lisent ou qu'ils dorment, plongés dans leurs journaux ou dans leurs dossiers, partant pour le plaisir ou pour l'exil — ils passent! Où vont-ils? Aux plages, en Egypte, aux Indes? A peine arrivés, ils reviennent. Je revois les mêmes visages. Quelques-uns me sont aussi familiers que celui du vieil aveugle qui tendait sa sébile à la sortie des répétitions.

Un jour (la voie n'était pas libre et le train qui les emmenait s'était arrêté devant moi) vingt têtes, en rang d'oignons, se sont mises aux portières. J'entendais leurs propos. Hélas! Je les connaissais toutes. C'était l'orchestre de Gabriel, qui se rendait à Valle-Corcino. La plus chauve et la plus barbue, celle de Borriquard, première contrebasse, m'a interpellé:

— Bonhomme, qu'est-ce que nous fichons ici?

Je n'ai pas levé le nez, mais j'étais

heureux de les voir " en panne ", au bord du ruisseau!

Vous savez que ce Gabriel conduit comme un *largo*, *l'andante molto moto* de la Sixième. Ah! Ah! Ah!

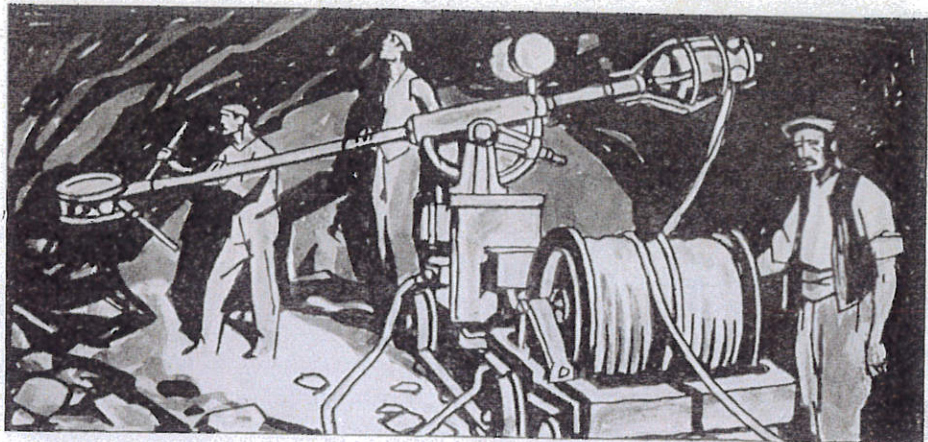
Hier, j'ai arraché à ma chèvre un gros paquet de feuilles imprimées. C'étaient les *Contes Cruels*, de Villiers de l'Isle-Adam, qu'elle brovait.

Le Paris-Messine entre dans le tunnel vers midi. La voie est pleine des reliefs du wagon-restaurant. Je les ramasse. Pourquoi pas? Ce sont mes lapins qui les mangent. Ils ont mangé de tout; du yogourt, des tartines de caviar. J'achèterai des lapins russes!

La terre entière passe par là, même les morts. Ils vont, les pieds devant, comme l'éclair — sous leurs plombs!

Naguère, à la hauteur du deuxième artichaut, deux puissants seigneurs, filant à contre-biais, se sont croisés. J'ai pu savoir leurs noms, car je me tiens au courant du trafic. C'étaient le landgrave de Bromberg et le maharajah de





Kistampar. Chacun d'eux était mort chez l'autre. Ils rejoignaient. Pft! Pft!

Mais quelle sécheresse cette année!

J'ai quitté une fois mon jardin, pour une affaire de famille qui m'appelait au dehors.

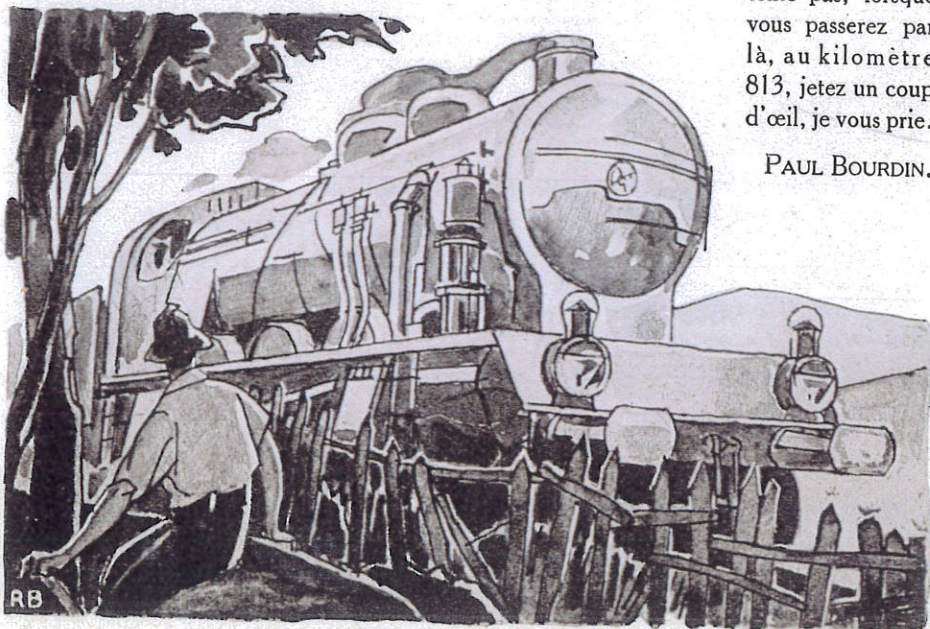
Comme vous pensez bien, je suis allé prendre le train à la station prochaine, mais en arrière, pour avoir le plaisir... Vous me devinez, n'est-ce pas?

J'étais seul dans mon compartiment, avec un inconnu qui revenait sans doute de la mer. Je n'ai pas perdu toute habitude de juger les gens sur la mise. Oh! très bien. Guêtres, monocle, casquette et écharpe de voyage. Et quelle immobilité! Quelle roideur!

Je me suis assis en face de lui, car il se trouvait du bon côté.

Mon cœur battait lorsque nous entrâmes dans le souterrain.

Nous y voici.



L'enthousiasme m'a emporté. J'ai mis la main sur le genou de l'étranger; je l'ai serré, peut-être; j'ai dit, Dieu me pardonne, d'une voix étranglée par l'émotion:

— Les beaux artichauts!

Il n'a pas fait un mouvement, il n'a pas détourné ses yeux qui erraient au dehors.

J'étais furieux et confus; je hognais entre mes dents:

— Noceur! Propre à rien! Guignol!

Mais, au bout d'un instant, un grand quart d'heure au moins (nous étions loin) l'inconnu, ayant bien pourpensé la chose, s'est tourné vers moi et m'a dit:

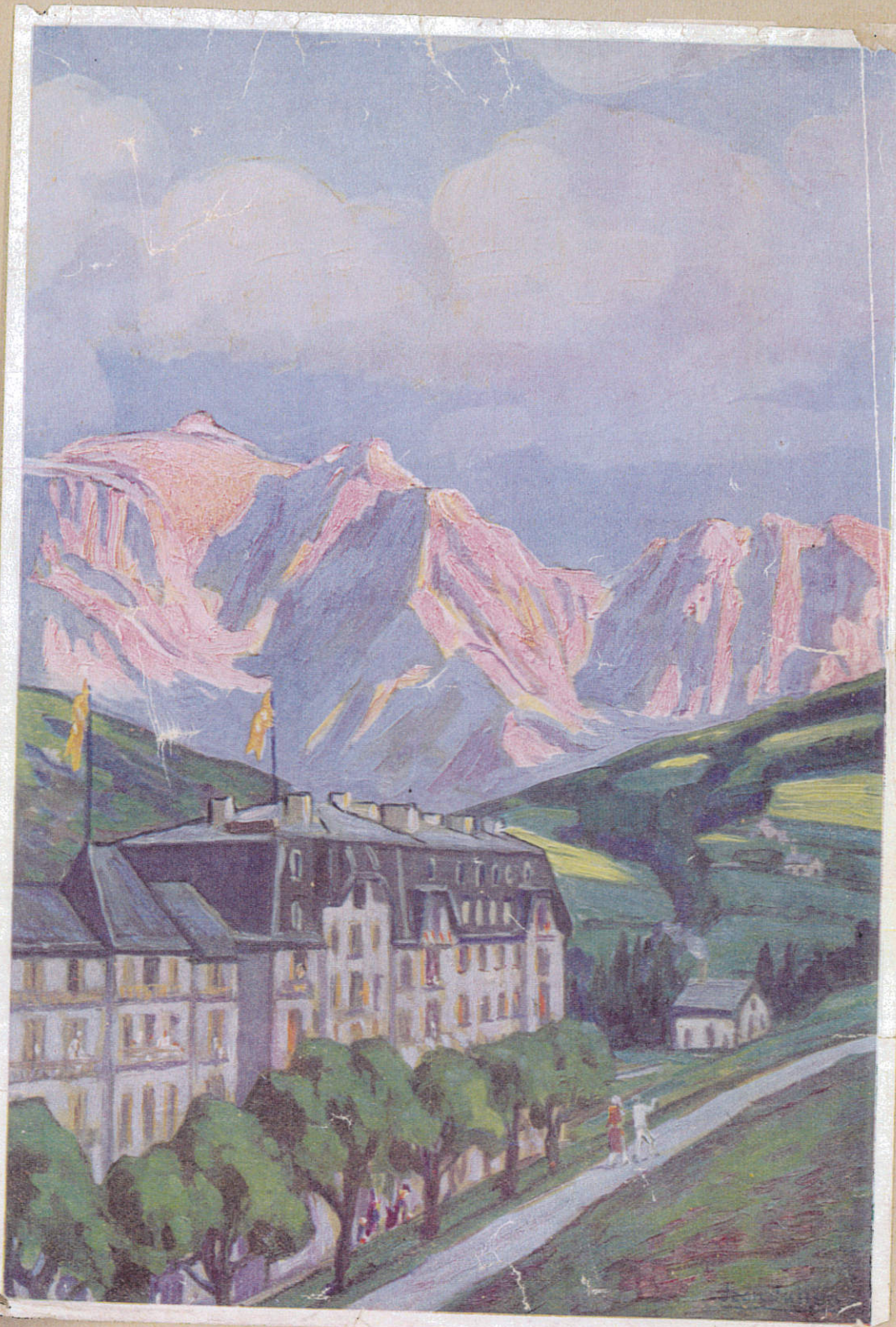
— Fort beaux, mais cette variété n'est pas très précoce.

Ah!

Mon ami, gardez cette lettre pour vous seul, et venez goûter mes olives à la picholine.

Mais si l'hospitalité du solitaire ne vous tente pas, lorsque vous passerez par là, au kilomètre 813, jetez un coup d'œil, je vous prie.

PAUL BOURDIN.



COMBLOUX ET LE MONT BLANC
PAR JEAN JULIEN